

Écoutons deux passages de l'Évangile selon Luc,

Le premier au chapitre 8, versets 4 à 8

Comme une grande foule se réunissait et que de toutes les villes on venait à Jésus, il dit en parabole :

« Le semeur est sorti pour semer sa semence.

Comme il semait, du grain est tombé au bord du chemin ;
on l'a piétiné et les oiseaux du ciel ont tout mangé.

Du grain est tombé sur la pierre ; il a poussé et séché, faute d'humidité.

Du grain est tombé au milieu des épines, en poussant avec lui, les épines l'ont étouffé.

Du grain est tombé dans la bonne terre ; il a poussé et produit du fruit au centuple. »

Sur quoi Jésus s'écria : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »

Le second passage de l'Évangile selon Luc, est au chapitre 14, les versets 25 à 35

De grandes foules faisaient route avec Jésus ; il se retourna et leur dit :

« Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple.

Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple.

« En effet, lequel d'entre vous, quand il veut bâtir une tour,

ne commence par s'asseoir pour calculer la dépense et juger s'il a de quoi aller jusqu'au bout ?

Autrement, s'il pose les fondations sans pouvoir terminer,

tous ceux qui le verront se mettront à se moquer de lui et diront :

“Voilà un homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pas pu terminer !”

« Ou quel roi, quand il part faire la guerre à un autre roi,

ne commence par s'asseoir pour considérer s'il est capable, avec dix mille hommes,

d'affronter celui qui marche contre lui avec vingt mille ?

Sinon, pendant que l'autre est encore loin, il envoie une ambassade et demande à faire la paix.

« De la même façon, quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut être mon disciple.

« Oui, c'est une bonne chose que le sel.

Mais si le sel lui-même perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ?

Il n'est bon ni pour la terre, ni pour le fumier ; on le jette dehors.

Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. »

Méditation :

Nous voici avec une parole insistante de Jésus-Christ : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »

Dans les deux passages de l'Évangile selon Luc où retentit cette phrase,¹ c'est à une foule que Jésus s'adresse, à un rassemblement de personnes. Rassemblement, c'est bien de là que vient notre mot Église. Cependant, suffit-il d'être rassemblés autour du Christ pour faire Église ? Suffit-il d'avoir des oreilles pour entendre, pour être son disciple ?

Ne nous méprenons pas, il ne s'agit pas ici de jugement, ni d'aucune communauté ecclésiale, ni d'aucun chrétien. Jésus n'a refusé aucune foule et n'a rejeté aucun de ses disciples, malgré leur difficulté à comprendre son message. Simplement, chacun, chacune de nous, est renvoyé au choix qu'il peut faire et que lui seul, et qu'elle seule peut décider en conscience.

L'Évangile, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ est annoncée. Elle est semée à travers le monde. Mais à nous, cette question est posée : comment reçois-tu cet Évangile ? comme un spectateur au bord du chemin qui ne s'engage pas, qui laisse faire celles et ceux qui piétinent les autres, qui écoute celles et ceux qui piaillent comme des oiseaux pour leur seul profit ; ou bien comme une parole qu'on ne suit que lorsque qu'il n'y a ni tentation ni difficulté, uniquement pour vivre une euphorie ou une frénésie expansive mais superficielle, fut-elle religieuse, car si peu irriguée au concret de l'Évangile ; ou bien comme une belle parole à annoncer mais pas vraiment à vivre au sein même des soucis, ou des richesses et des plaisirs, qui finissent alors par l'étouffer ? Ou, à l'inverse, comme cette bonne terre de la parabole qui retient le grain en son sein jusqu'à en porter du fruit à force de persévérance ?

Avec cette parabole du semeur, Jésus a dit en quelque sorte à la foule qui l'écoutait : il ne suffit pas de m'écouter, il faut également garder ma parole et la mettre en pratique quelles que soient les circonstances de la vie, bonnes ou mauvaises. Homme, femme, quelle terre choisis-tu d'être ?

Et dans le second passage que nous avons entendu, Jésus dit que pour être son disciple, il ne suffit pas de venir à lui. Il faut le préférer à son père, sa mère, sa femme, – nous pourrions ajouter son mari –, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même à sa propre vie. Et il ajoute que celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à sa suite ne peut être son disciple.

¹ On retrouve cette expression dans les passages parallèles dans l'Évangile selon Matthieu et celui selon Marc ; mais également concernant Jean-Baptiste, annoncé par Jésus comme le retour attendu du prophète Élie, en Matthieu, chapitre 11, versets 2 à 15 ; et concernant la parabole de la lampe mise pour éclairée, en Marc, chapitre 4, versets 21 à 23.

La famille a-t-elle du soucis à se faire avec ces propos de Jésus ? Non pas les familles où se vivent des abus, des relations toxiques, ou les familles aliénantes pour une raison ou une autre, et où il peut être donc bon de quitter ou de mettre à distance telle relation familiale. Mais est-ce que Jésus demande la même chose par rapport à ces familles suffisamment sécures et ouvertes, lieux d'apprentissage de la relation à l'autre, de son intériorité, de l'effort qui coûte tout en permettant une joie et une mémoire partagée ? Et puis, qu'est-ce que porter sa croix ?

Alors revenons au texte. À quoi Jésus compare-t-il ce choix de le préférer à tout ? À un homme qui se demande s'il a de quoi bâtir une tour avant de se lancer dans l'entreprise. À un roi qui se demande s'il peut battre l'armée d'un autre ou s'il ne vaut pas mieux envoyer une ambassade pour conclure la paix. Finalement, à deux hommes qui se demandent comment rester ce qu'ils sont la tête haute : ne pas être un bâtisseur dont on dit qu'il n'a pas pu terminer ou ne pas être un roi vaincu. C'est une bonne chose qu'un bâtisseur, mais que vaut un bâtisseur qui ne sait pas terminer son chantier et que vaut un roi qui mène son armée à la perte ? À nous chrétiens, il nous est dit ceci : c'est une bonne chose qu'être attaché à la personne du Christ, mais que vaut un chrétien affadi, que vaut un chrétien sans saveur ?

Jésus sait que nos constructions, nos projets, peuvent échouer malgré nous, et que le suivre peut même nous mener à changer nos plans. Jésus sait également que nombre de chefs d'état ne se soucient pas tant de la paix, que de leur réputation à n'être pas du côté des perdants.

Il me semble donc que s'il a pris ces deux exemples, c'est pour nous inviter à ne pas le suivre tête baissée ; mais à prendre le temps de nous poser et de nous demander : malgré les incertitudes, au-delà de ma propre réputation, puis-je suivre le Christ sans cesse, puis-je faire ce choix de préférer Jésus-Christ à tout le reste ?

En effet, si pour suivre le Christ il me faut un jour renoncer à un bien que j'aime, pourrais-je continuer à le suivre si je n'ai pas fait le choix de le préférer à tous mes biens ?

Si pour suivre le Christ il me faut un jour ne plus être en accord avec un proche envers qui j'ai beaucoup d'affection, membre de ma famille ou de ma communauté ecclésiale, pourrais-je continuer à suivre le Christ si je n'ai pas fait le choix de le préférer à toutes celles et tous ceux que j'aime ?

Si pour suivre le Christ, il me faut un jour renoncer à mon confort ou porter ma croix, c'est-à-dire subir des difficultés du fait même que j'annonce l'Évangile en parole et en acte, pourrais-je continuer à le suivre si je n'ai pas fait le choix de le préférer à ma propre vie ?

Porter sa croix est donc une histoire de cohérence. Mais il y a eu tellement d'abus avec cette expression qu'il nous faut réentendre ce passage dans l'Évangile selon Matthieu, au chapitre 11, versets 28 à 30, où Jésus renverse l'idée de joug et de fardeau :

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. »

Dieu ne demande pas aux hommes et aux femmes de porter la croix, le lourd fardeau de leurs souffrances, ni même le lourd fardeau de leurs péchés, car il veut le porter lui-même en nous et surtout au-delà de nous. Dieu ne souhaite pas que nous souffrions à cause du mal, mais bien plutôt que nous trouvions notre repos en lui. Il ne souhaite pas non plus que nous nous écrasions, que nous nous mortifions, pour soi-disant lui laisser toute la place comme si, en nous déployant, nous risquions de lui faire du tort, de l'ombre ou de la concurrence – idée qui fut et est la porte à de nombreux abus de pouvoir.

Dieu ne souhaite donc pas que les chrétiens et chrétiennes soient des crucifiés, mais qu'ils portent ce qui est facile et léger. Or quoi de plus facile et léger pour un chrétien, une chrétienne, que la résurrection, c'est-à-dire cette puissance de vie à cœur ouvert, de relèvement et de libération, pour nous et nos frères et sœurs en humanité. Mais être au service de cette vie, de la justice, d'une liberté autant intérieure que fraternelle, de la joie partagée, etc., peut susciter du rejet.

Et c'est là et uniquement là que Jésus nous demande de porter notre croix : d'avoir le courage de persévérer au service de ce qui est vivifiant et libérateur, au risque de devoir sacrifier de ma tranquillité, voire à l'extrême subir une forme de calvaire, face à celles et ceux qui préfèrent piétiner ou railler les autres, user ou abuser de leur pouvoir, consommer sans partage, etc.

Mais si cela peut conduire, par fidélité à cet Évangile, cette Bonne Nouvelle qui nous donne de marcher à la suite de Jésus-Christ, si cela peut conduire à effectuer des renoncements matériels ou relationnels, à savoir nous sacrifier au besoin, Jésus nous invite à rester à son école pour ne pas y sacrifier les autres sur l'autel de la vengeance, pour ne pas sacrifier le repos de notre âme, lorsque cela prend une forme de combat, de résistance. Ce qui demande d'être à l'école de la douceur et de l'humilité du cœur qui, si elles sont fragilités, ne sont pas faiblesses, car elles demandent plus de force intérieure que la violence et la suffisance pour être maintenues.

Toutefois, avant de faire ce choix de préférer le Christ à tout ce à quoi nous sommes attachés, encore faut-il connaître l'intérêt qu'est de suivre le Christ, tout comme notre bâtisseur doit connaître l'intérêt de bâtir une tour avant même de savoir s'il peut la construire.

Deux réponses sont données dans les textes que nous avons entendu : porter du fruit et avoir de la saveur. Et c'est bien parce qu'il a porté du fruit, parce qu'il y avait de la saveur dans ses propos et dans son attitude que des foules nombreuses ont suivis le Christ et que son Évangile est parvenu jusqu'à nous, malgré les vicissitudes des Églises.

L'Évangile peut en effet être sacrifié sur l'autel du pouvoir, du dogme ou des egos ou bien d'un moralisme qui ne voit que les actes sans considérer la personne. Pourtant, l'Évangile reste cette bonne nouvelle qui nous invite à avoir la saveur d'une vie fraternelle, ouverte au message vivifiant du Christ, même s'il nous faut y sacrifier de notre temps et de notre énergie.

Alors, comme ce bâtisseur qui prend le temps de réfléchir avant de construire sa tour, prenons un temps pour considérer ce que nous voulons bâtir avec le Christ, afin que nous puissions porter du fruit au centuple, avec persévérance, sans pour autant nous égarer dans des projets irréalisables, mais tout simplement dans des projets qui ont le sel, la saveur de l'Évangile. Amen